

# LE TROU AUX CLOCHES



**L** est peu de rivières plus belles que la Lesse. Son eau moirée serpente dans les prairies odorantes que le printemps éclaire de mille corolles.

Tout à coup, sa route est barrée. Un rocher énorme, couronné d'arbres, se dresse, géant de la montagne. La folle lèche ses pieds en riant, saute de côté, s'échappe plus loin par un couloir encaissé entre deux murailles de roc et reflète les ombres des cimes.

Ombres des fées anciennes et des nutons malicieux!

Nulle rivière n'a un charme si féminin. Aussi n'est-il pas étonnant que les fées aient élu domicile sur ses bords enchantés où vit le souvenir des vieilles légendes.

Parfois son eau coule dans des gouffres, tourbil-



lonne avec un bruit sourd et repart plus allègre vers d'autres reflets légers.

Près de Houyet le paysage est admirable. Des rochers surgissent à pic; ils se découpent sur la voûte des cieux. Des pentes raides mènent, par le taillis, vers les hauteurs; là, des chênes séculaires tordent leurs bras moussus. D'étroits sentiers, suspendus comme des lacets flottants, zigzaguent dans les anfractuosités pierreuses, où le pied glisse. Il fallait la marche aérienne des belles dames de la forêt ou le sautillerment habile des nains des cavernes pour courir par ces chemins capricants et sauvages.

Le soir, des écharpes de brume blanche se déploient au-dessus de la rivière et des bois. Elles se meuvent avec une grâce ailée, tandis que l'on entend, sous la feuillée, de jolies berceuses, faites des mélodies de la nuit.

Le village de Houyet groupait autrefois au bord de l'eau, le long de la route, ses maisons de torchis, couvertes de chaume. Le vieux clocher dominait le village et tendait vers le ciel sa pointe et son coq d'or, presque au niveau des collines voisines.

Qui aurait imaginé retraite plus tranquille? Ah! les heures délicieuses que pouvait y passer quelque pèlerin de la nature, à rêver dans une paresseuse contemplation, à songer aux cavernes de Mahou,



Le Trou aux Cloches

*Ils ne les auront pas. (Page 132.)*



de Cherau, de Furfooz, du Frontal, du Grand Duc et de Reviau, qui gardent encore la mémoire des nutons, divinités mineures, si favorables aux hommes de la vallée! On dit que les Houyetois de jadis les virent souvent folâtrer dans les flouves des prés voisins, par les nuits d'été au décor bleu. On rapporte que d'adorables fées venaient se mêler à leurs rires, apportées par des nacelles fleuries dont le dessin gracieux se profilait dans les eaux, sous la lune.

On raconte tout cela.

Or, un jour, cette paix fut troublée.

Les armées de la grande République avaient envahi le pays et y commettaient maintes déprédations. Non seulement les paysans devaient livrer leurs denrées et leurs bêtes de somme; les riches, leur or et leurs objets précieux; les pauvres même, le travail de leurs bras; mais il arriva que les commissaires du peuple exigèrent, pour fondre des canons, qu'on leur remît les cloches des clochers.

Comprenez-vous cette détresse?

Les cloches, c'est les voix poétiques et tendres du village; c'est la voix des morts, de tous les morts des anciens âges et des âges nouveaux, de tous ceux qui ont vécu sur cette terre bénie et qui ont prié



avec la cloche de leur clocher, qui ont chanté et pleuré avec elle; c'est la voix des vivants qui ne peuvent entendre ces vibrations sonores sans penser à toutes les heures joyeuses, à toutes les fêtes carillonnées, à tous les anniversaires douloureux aussi que la cloche a pour ainsi dire idéalisés dans leur souvenir.

— Ils veulent nos cloches, colportait le pâtre. Ils veulent nos cloches, dont les musiques sont les plus mélodieuses de la contrée. Ils ne les auront pas, foi de moi.

L'émissaire de la République avait affiché à la mairie l'ordre de la Convention, puis avait enjoint au crieur public de réquisitionner des hommes pour dépendre les cloches et les transporter à Givet.

Ah! les lamentations des bonnes femmes! Était-il possible de trouver des lâches pour un tel sacrilège?

On n'en trouva point.

Les sans-culottes résolurent donc d'opérer eux-mêmes et de vider le clocher à l'aube de la Toussaint.

— Ainsi on ne pourra pas sonner les cloches pour nos morts! gémissaient les gens.

— Ils ne les auront pas! répétait le pâtre.

Ils ne les eurent pas en effet.

Comment cela se fit?

La veille, au soir, les habitants de Houyet avaient fermé leurs volets et, rassemblés autour de l'âtre flambant, avaient prié Dieu, la Vierge, tous les saints et saintes du paradis. Quelques-uns même implorèrent naïvement l'appui des bonnes fées, en qui ils étaient accoutumés de voir des déesses bienfaisantes, protectrices des traditions locales. Le rêve ému de l'automne frissonnait dans les cheminées avec la plainte du vent. Et les girouettes grinçaient sur les toits.

Seul, le pâtre avait prétendu veiller.

La nuit était pleine de rumeurs. Le vent pleurait dans les branches dénudées, hurlait dans les couloirs resserrés entre les roches, rasait la route, entraînant en sa course de folles rondes de feuilles mortes. On distinguait des ombres s'agitant par les prairies, quand les nuages se déplaçaient et que la lune montrait son œil inquiet au fond de l'azur. Mais le vieux pâtre ne craignait pas les ombres. Il connaissait tous les êtres qui peuplent la vallée. Il était familier de toutes les cavernes et de tous les sommets. Et maintenant il montait la garde au pied de la tour, se confiant dans les forces occultes qui règlent la vie des hommes.

A minuit sonnant, la Lesse se couvrit de lumières.

De rapides nacelles voguaient sur l'eau noire,



guidées par des flammes qui brillaient à leur avant, pareilles aux feux follets des marécages, quoique plus vives et plus grandes. Debout sur deux rangs, des nutons ramaient en chantant une mélopée semblable aux murmures des eaux. Et dans les barques, des fées étaient assises, dont les visages apparaissaient comme des foyers d'une lumière douce qui enchantait la nuit.

Le pâtre, caché derrière un tilleul rabougri, contemplait la miraculeuse apparition.

Les nacelles abordèrent en face du « Gros Tienne ». Les nutons innombrables sautèrent sur le sol, amarrèrent les embarcations d'où les fées descendirent avec des gestes divins. Et les uns et les autres, moitié dansant, moitié courant, se dirigèrent vers l'église.

Ah! ce fut bientôt fait.

Les nutons escaladaient le clocher, élargissaient les ouvertures des abat-sons, et, au commandement de la baguette des fées, les trois cloches sortirent, glissèrent le long d'un rayon de lune jusqu'à des nacelles spécialement parées.

Le pâtre, d'abord ébloui, s'approcha lui aussi de la Lesse.

Les nutons avaient repris les rames. Les fées dénouaient leurs écharpes de brume. L'eau chantait.

Le vent agitait les buissons d'aulnes et de saules des bords de la rivière. Le pâtre arriva à temps pour admirer le beau cortège disparaissant au coude voisin de la Lesse.

— Ils ne les auront pas! ricanait l'ami fidèle des cloches, des nutons et des fées.

C'est par là qu'elles sont parties, expliquait-il le matin aux républicains venus pour accomplir leur sinistre besogne. Je les ai vues comme je vous vois.

— Fadaises! s'écriait le chef en colère.

— Écoutez! s'exclama l'homme. Écoutez!

Les villageois entouraient le groupe des soudards et tendaient l'oreille vers l'endroit qu'indiquait le pâtre.

— Écoutez!

Et soudain tout le monde entendit.

Une voix, puis une autre voix, puis une troisième semblant venir de loin, avec un son voilé par la distance, mais reconnaissables à ceux qui les aimaient.

— L'angélus! s'écria une petite fille en se signant.

— Nos cloches! Nos cloches! pleuraient de joie les paysans.

Tous se mirent en route le long de la rivière. Le



son continuait de leur arriver, plus clair au bord de l'eau et comme porté sur les vaguelettes frémissantes.

La foule se précipitait par les prairies. Et plus elle avançait, mieux elle percevait les voix chères des cloches.

Près d'un gouffre où l'eau tournoyait avec furie, la foule s'arrêta. Les sons s'élevaient de l'abîme. Et les vieilles femmes penchées sur le bord s'efforçaient, de leurs yeux clignotants, de percer le mystère.





LOUIS BANNEUX

# LES FÉES DU HULTAI ET AUTRES LÉGENDES



DESSINS d'Alfred MARTIN

OFFICE DE PUBLICITÉ

Ancien Etabl. J. Lebègue & Cie (5<sup>è</sup> C<sup>ve</sup>)

36 Rue Neuve  
Bruxelles



LOUIS BANNEUX



# *Les Fées du Hultai*

ET AUTRES LÉGENDES

---

Dessins d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANCIENS ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

---

1924



# TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
I. — LES FÉES DU HULTAI .....	7
II. — LE PÈLERINAGE DU SIRE DE ROISEUX ...	21
III. — LA CHÈVRE D'OR ET LES QUATRE BONS COMPAGNONS .....	33
IV. — LE BON NIC ET LE MÉCHANT LINA.....	43
V. — LA ROCHE PERETTE .....	55
VI. — LES LOUPS-GAROUS .....	65
VII. — LA BELLE AUX POUX .....	79
VIII. — LE MOULIN DES CLAWETTES .....	89
IX. — LES CAILLOUX DE MOUSNY .....	101
X. — LA FEMME BLANCHE .....	113
XI. — LE TROU AUX CLOCHES .....	125
XII. — SALAIRE DE FÉES .....	137

